

# ***LA BICYCLETTE JAUNE***

“ Journal intime ”  
proposé par  
**Robert Nahuet**

Collaborateurs du collectif LES VERTS EN VERS

**Nancy Gauthier**  
**Jane Fitzgibbon**  
**Danielle Aubut**

VIII<sup>e</sup> course à relais  
*Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)*

Été 2018

## Première partie — *Robert Nahuet*

Depuis longtemps, je suis alangui, presque mort. Je ne supporte plus cette solitude et cette noirceur. Je sens mon cœur battre à nouveau lorsque je perçois la pénombre du matin et j'anticipe la chaleur du soleil. De quoi devrais-je me plaindre, je suis bien installé à l'abri, à l'intérieur d'un bâtiment de ferme et je suis tout près d'une fenêtre; je peux donc voir ce qui se passe aux alentours. Je pense que des fils d'araignée ont poussé dans et sur ma tête tant je ne peux me rappeler exactement depuis quand je suis ici. J'attends avec fébrilité le moment où les rayons du soleil viendront éclairer les miens et me réchauffer tout le cadre.

J'ai tous mes morceaux, mais je suis devenu un « sertpuàrien ». Je rêve encore de la fraîcheur du matin, du vent sur moi lorsque nous dévalions des pentes ; une jouissance presque, un bonheur assuré. Depuis plus de trente ans, je côtoie la demeure d'un couple âgé; des grands-parents qui cultivent encore leur potager mais dont les champs sont loués au fermier voisin car ils ne peuvent plus s'en occuper, vu leur âge avancé.

Puis un jour, un jeune garçon fait ma découverte, moi un vieux vélo jaune ; il me dépoussière, répare quelques éléments et fixe mes boulons. Mes roues sont encore en bon état, mais il doit changer mes pneus. Il réussit à en trouver chez un copain, pour presque rien. Tout fonctionne, ça roule et je renaiss ...

Pour le jeune, les promenades en vélo représentent une sensation de liberté. Seul, il peut décider où aller et quand y aller. Mais s'il connaissait vraiment mon histoire et tout ce que j'ai vécu, surtout le rôle que j'ai joué dans la quête de liberté de plusieurs réfugiés et opprimés, il ne me croirait pas. Un jour que l'on sillonnait un sentier encore humide, nous sommes tombés ; il ne s'est pas vraiment blessé, seulement quelques écorchures. Mais mon cadre s'est frotté à une roche et un bout de peinture est parti. Ainsi, ma véritable couleur apparaît : un brun presque rouille. Ma véritable histoire peut alors commencer ...

\* \* \*

Je dévalais doucement une pente sur un chemin de campagne. Le soleil n'était pas encore levé, mais ce n'était plus la pénombre. Mes pneus étaient bien gonflés, il le fallait bien car je transportais un homme et une femme. Dans les passages trop abrupts ou des sentiers trop étroits, la femme descendait et me poussait afin que le trajet se fasse plus rapidement. La peur se lisait sur son visage, à elle. Quant à l'homme, il était trop affairé pour avoir peur. Il ne pouvait pas y penser pour le moment. Cela pouvait bien attendre. Cette peur qui vous anesthésie et vous empêche de bouger un membre, mais vous fait tourner de l'oeil.

Je roulais quand même doucement afin de permettre au « conducteur » de prêter l'oreille à tout bruit anodin, étrange ou étranger. Le soleil commençait tranquillement à se lever. On pouvait mieux voir les anfractuosités du chemin, mais aussi se faire voir. Ce qui ne réjouissait en rien l'homme qui pédalait. Malgré la fraîcheur du matin, sa chemise était tout humide sous sa veste en cuir élimée. Bien que sur « du plat », l'homme arrêta de pédaler, un bruit attira son attention. Ils ralentirent encore un peu, puis s'arrêtèrent complètement. L'homme eut juste le temps de

pousser sa compagne vers les buissons tout près et de m'arracher à la route par le guidon. Je ne fus pas surpris d'apercevoir trente secondes plus tard, un véhicule militaire bringuebalant et bruyant, peuplé d'une dizaine de soldats qui scrutaient l'horizon en quête de proies faciles du haut de leur « tour mitrailleuse ».

Ils l'avaient échappé belle une fois, une fois encore. Ils étaient téméraires, mais non insensés. Avaient-ils le choix ? Seule la fuite pouvait constituer une planche de salut, une manière de tout recommencer à zéro, dans une nouvelle zone. Sans cette peur viscérale et constante d'être pris, torturé, violenté ou violé. Trente minutes plus tard, ils parvenaient en zone libre. L'homme poussa un bruit de soulagement qui lui fit presque mal, tant il avait été tendu durant tout le trajet qui pourtant n'avait duré que deux heures. Soigneusement, l'homme me déposa dans les fougères et s'étendit dans les longues herbes pour voir, sans être vu. La femme alla un peu plus loin et s'adossa au tronc d'un arbre. Elle prit une grande respiration et évacua lentement tout l'air de sa poitrine. Enfin, elle pouvait respirer sans sentir le poids d'une enclume sur ses poumons.

Quatre jours plus tard, je repris le chemin avec la même jeune dame à mon bord, mais avec un homme plus vieux aux pédales et qui tenait le guidon nerveusement. Il eut même de la difficulté à décoller de son village, à l'aube encore naissante où les ombres se distinguent à peine. Il regardait partout et tournait continuellement la tête. La fille lui parla lentement à l'oreille, il tentait de fixer uniquement la route devant soi, mais n'y parvenait qu'à grand peine. À la moindre petite ascension, la jeune dame devait descendre et l'aider à me pousser. Ce ne serait vraiment pas le trajet le plus facile ni le plus rapide. Il n'avait pas entendu un bruit suspect, trop affairé à pédaler. Heureusement, les phares du camion les avertirent de l'imminence du danger. Ils se ruèrent sous les arbustes tout près, mais m'oublièrent aux abords du sentier. Les soldats descendirent, sortirent leurs armes et explorèrent les sous-bois attentivement.

Dans leur dialecte local, le plus jeune de tous cria « Ne bougez plus. »

## Deuxième partie — *Nancy Gauthier*

L'homme bougea.

Ce n'était pas par peur ou par nervosité. Ce n'était même pas par défiance. Non, c'était pour une toute autre raison; il avait bien compris les ordres du soldat, mais il avait d'autres ordres bien plus importants. Il bougea, il fit du bruit, il alla même jusqu'à se servir de moi pour trébucher comme prétexte à un genre de spectacle à la Charlie Chaplin. Ces distractions fonctionnèrent tel que l'homme l'avait prévu. Les jeunes soldats inexpérimentés ne virent pas la jeune dame qui avait eu la chance de se dissimuler un peu plus loin, et ils reprirent la route avec leur prisonnier. Je restai sur le bord une lune et deux soleils, soit le temps que la dame sorte un pigeon voyageur de son sac à dos pour envoyer un message et que l'oiseau lui en ramène un nouveau. Peu de temps après, un autre homme arriva, et on poursuivit notre chemin.

Je ne savais pas où on allait, mais je savais qu'on allait quelque part d'important. On avait une mission à accomplir, et j'avais vite compris que la dame était un pion majeur dans cette mis-

sion. Elle était même la pièce la plus importante, celle qu'il fallait protéger à tout prix; les hommes qui l'accompagnaient devaient être prêts à sacrifier leur propre vie pour protéger la sienne. Quant à moi, je jouais un rôle important en servant à accélérer le déroulement de la mission. Il est vrai que je ne roule pas aussi vite qu'une automobile et que je ne permette pas qu'on transporte trop de bagage, mais mes nombreux avantages dépassaient largement les quelques inconvénients dans les circonstances. Par exemple, je n'ai besoin d'aucun carburant, sauf bien sûr les efforts physiques que mes passagers doivent déployer pour me faire avancer. C'était un point quelque peu ennuyeux pour ce cas parce que les énergies de mes passagers auraient mieux servi d'autres aspects de la mission, de là le changement régulier d'accompagnateurs masculins. Je ne demande pratiquement aucun entretien, sauf un peu d'huile en cas de grincement. Les problèmes de grincement enrayés, je suis silencieux et vite camouflé au besoin. Je prends peu d'espace de rangement. Bien entendu, je n'ai aucun contrôle sur mes fonctions, mais pour la mission mon coeur était à la bonne place, bien que je ne sache pas où c'est exactement.

Cette portion du trajet était paraissait-il la plus difficile à couvrir. Il nous fallut interrompre notre route pour se cacher plusieurs fois, dont quelques-unes par pure précaution, pour ne pas dire trouille. Nous dûmes rouler lentement et prudemment. À la fin de la journée, mes passagers épuisés émotionnellement, nous arrivâmes enfin dans la zone libre suivante. Bien que nous eûmes roulé toute la journée étant donné l'effort physique relativement minime que mes passagers avaient déployé, nous n'avions avancé que de quelques kilomètres. Cela avait cependant suffi pour se rendre au prochain campement, un mini village composé d'installations temporaires. On me gara dans un entrepôt avec d'autres véhicules qui ne me ressemblaient pas tous.

Je passai quelques lunes et quelques soleils à cet endroit. Étrangement, il n'y eut aucun visiteur humain pendant tout ce temps, sûrement parce qu'ils furent occupés à autre chose. Puis on me sortit, et on reprit la route. Cette fois-ci, le même homme du dernier bout de chemin accompagnait la dame. Comme à l'accoutumée, on partit de bonne heure. Tout ressemblait aux autres voyages, sauf un détail. On semblait avoir un plan, lequel était étalé sur un bout de carton. C'était sûrement le résultat de ce qui se tramait durant la dernière halte. On s'arrêta de temps à autre pour discuter en consultant le plan. Quelle chance pour eux, il n'y eut aucune rencontre indésirable durant ce bout de voyage. On aurait presque dit qu'on circulait en zone libre.

Ce bout de trajet se termina cependant sur une note bizarre, pour ne pas dire fausse...

\* \* \*

### Troisième partie — *Jane Fitzgibbon*

Des petits coups de tournevis sur mon cadre coupent court à mes rêveries. Il me semble que cette sensation désagréable scinde mon âme, mais je ne vois que des écailles de peinture jaune éparpillées par terre. J'entends la voix du jeune garçon.

« Peu.....peu.....peu..... »

« Peugeot ! » Une voix venant de l'entrée de la grange nous surprend. Entendre mon nom après tant d'années d'anonymat me fait presque évanouir.

— Qu'est-ce-que ça veut dire, Mamie Mireille ?

La grand-mère s'approche. Elle passe la main doucement sur mon guidon.

— C'est un grand fabricant de vélos. Ton Papi l'a ramené du nord pendant la guerre

— Il est tombé du ciel avec ?

Le jeune garçon a l'air étonné en pensant à son grand-père en train de sommeiller dans son vieux fauteuil.

— Non, mon petit. Il n'avait que son parachute.

Le sourire de la grand-mère est plutôt crispé même si le timbre de sa voix reste inchangé.

— Alors ce Peugeot vient d'où, Mamie ?

— Une fille lui a apporté le vélo peu de temps après, là où il se cachait dans le bocage. Ils sont allés ensemble à Bruxelles, puis à Paris, d'où ils ont pris le train pour St Jean de Luz. Tu sais, ici à la gare, il fallait passer sous le nez des Allemands. Papi, comme les autres, a fait un détour par les toilettes parce qu'il y avait une sortie qui donnait sur la rue.

— Mamie ? C'était toi la fille ?

Elle regarde son petit-fils en se demandant si c'est bien le temps de lui en parler. Il a déjà appris des choses sur la guerre, mais c'est différent quand ça touche sa propre famille. Faut-il vraiment lui parler des sueurs nocturnes qui surgissent quand on se demande pourquoi on est là, et l'autre n'est plus de ce monde ?

— Non. Cette fille a accompagné Papi jusqu'à chez nous dans les Pyrénées. Elle est repartie ensuite dans le nord. Elle ramassait d'autres pilotes étrangers, même encore des Canadiens, qui tombaient du ciel, comme tu dis. Mon grand-père à moi travaillait *la ligne*. Il avait déjà fait passer au moins 200 pilotes jusqu'à San Sebastian, en Espagne. Après, ils ont été rapatriés en Angleterre." Pas besoin de lui dire que la fille s'est fait piégée par la gestapo à Bruxelles. Une vague de tristesse me prend en même temps que la grand-mère en songeant à cette belle créature aux bras fins mais musclés, aux jambes longues et fortes et aux fesses rondes et fermes. Oui, ce sont ces parties-là qui me font vibrer encore.

— Mais Papi ne s'est pas fait rapatrier ?

— Non. Il voulait rester nous aider.

En effet. Ces deux-là ont fait beaucoup de missions ensemble, parfois avec le grand-père de Mamie Mireille, la seule personne qu'elle avait au monde avant Papi. Des missions, mon jeune garçon, dont je suis incapable de t'en parler, sauf à travers ce courant qui passe entre nous quand tu prends le guidon fermement dans les mains et nous suivons ensemble ces anciennes pistes de contrebandiers basques. Tout y est passé: documents, pilotes, Juifs, réfugiés, déserteurs. Oui, des déserteurs jeunes, inexpérimentés, blonds, aux yeux bleus qui en avaient marre de la guerre et cherchaient à passer ces montagnes jusqu'en Espagne.

— Viens pour le goûter.

La grand-mère caresse l'épaule du jeune garçon. Me voilà lâché brusquement par terre avec les souvenirs qui s'agitent encore au fond de mon être, là où je montre mes vraies couleurs.....

\* \* \*

Même si plusieurs soleils et lunes passés dans un abri à l'écart du contact humain avaient tendance à m'abrutir, j'essayais de rester vigilant. Pendant la halte suivante au fond d'un bosquet, je fus témoin de trois choses: premièrement, l'arrivée de Mme Pereuil, propriétaire de la pâtisserie juste en face du QG de la gestapo à Ste Pée, avec une bande d'agriculteurs locaux qui apportèrent du fromage de brebis, des oeufs et des pommes de terre pour l'omelette, du jambon, du cidre et du pain; puis, deuxièmement, le Canadien et la Basquaise qui mangèrent bien, avant de farcir une baguette de campagne d'un bout de carton. Des mots chuchotés...

*...agents de la gestapo... ...fuir la France... ...après guerre... ...disparaître en Espagne...  
...chercher Consulat de la Grande Bretagne... ...Bilbao...*

et, troisièmement, le Canadien qui quitta le bosquet avec Mme Pereuil et la bande qui puait le mouton, après des mots en basque, en français et en espagnol à voix basse avec Mireille...

*...l'hôpital à Bayonne... ...sous garde légère... ...savent pas qu'il est... ...faut le faire  
sortir avan... ...torturé... ...torturé... ...peut révéler la ligne...*

Mais la chose bizarre, la fausse note ne tarda pas à se manifester. Et j'étais pas témoin mais figurant. Une main jeune, inexpérimentée, guidée de loin par des yeux bleus d'une clarté étonnante, s'empara de mon cadre. Depuis le matin-même, il était des nôtres avec ses trois camarades déserteurs allemands. Tous venaient d'engloutir des produits de ma terre adoptée. Celui qui me serrait contre ses pantalons crasseux fit signe à ses trois compagnons de route d'immobiliser "Mademoiselle Mireille."

\* \* \*

## Quatrième partie — *Danielle Aubut*

Puis il m'enfourcha et les cris étouffés de mademoiselle Mireille qui se débattait furent engloutis par le vent qui nous faisait face. L'Allemand me maniait avec rudesse sur la route gravellée de planche-à-laver sur laquelle je cahotais. Nous roulâmes ainsi le temps de la tombée du

jour. On ne s'arrêta que le temps qu'il vole sur une corde à linge une chemise, des pantalons et s'enfonça une casquette sur les yeux.

À mon étonnement, mon déserteur entra en plein St Jean de Luz. Je sentais ses mains moites sur mes guidons dès que nous croisions des sentinelles allemandes. Il passa même devant la *kreiskommandantur* avec un hoquet de surprise. Il se dirigeait d'une villa au toit d'ardoise à l'autre vers l'océan, et notre destination parut enfin ; le port et l'hôtel Atlantic. Il me roula à ses côtés vers un muret près d'une porte d'où sortaient des bruits de casseroles et des éclats de voix. Je me retrouvai sur la pierre sans ménagement et il fixa la porte. La lune montait dans le ciel. Au son des clochers, une femme sortit des cuisines et jetant un œil autour, se dirigea vers nous. Ils parlèrent longtemps, je n'y comprenais rien mais il y avait urgence dans la voix du déserteur. Finalement, il gesticula vers la direction d'où nous venions. Elle hocha la tête et passa rapidement la paume de sa main sur la joue de l'allemand avant de retourner vers l'hôtel.

Et ce fut le retour de nuit. Je compris que nous retournions vers ses compatriotes à force de gravir les mêmes routes. Plus nous roulions, maintenant en campagne, plus je grinçais à penser à mademoiselle Mireille.

Nous les retrouvâmes au même bosquet et la scène qui suivit m'aurait fait rugir de colère si j'avais pu. Mademoiselle Mireille gémissait, ses cheveux emmêlés, sa robe déchirée, un bleu sous un œil. Mon passager démonta en vitesse et se rua sur deux des allemands que le troisième maintenait en joue avec deux revolvers. Mon passager rua de coups les deux prisonniers. Il se tourna ensuite vers mademoiselle Mireille et s'assied à ses côtés.

Nous restâmes sur place le peu qu'il restait de la nuit. À l'aurore, un bruit de moteur. La femme de l'hôtel descendit avec un vieil homme. Ils sortirent quatre vélos du camion. Elle remit des cartes aux allemands mais avant qu'ils parlent plus, l'allemand qui m'avait conduit gueula des ordres aux deux fautifs, qui prirent chacun un vélo et s'en allèrent sans demander leur reste. Puis il désigna Mireille, qui était maintenant éveillée et assise, à la femme. Ils parlèrent encore puis l'allemand s'approcha de Mireille. La femme entreprit de traduire :

— Bonjour madame, Kurt vous demande pardon pour ce qui s'est passé. Il voulait s'assurer que vous restiez sur place pour les ramener avec vous mais il comprend que maintenant aucun allemand, déserteur ou pas, ne pourra être aidé par vos amis. Il avait prévu de me rencontrer pour la suite de leur exil de toutes façons. Je leur ai fourni le nom d'amis dans les Pyrénées. Il veut vous remercier et vous redit encore comment il est désolé. Il m'a demandé de vous conduire chez vous.

Mireille acquiesça de la tête sans un mot et entreprit de se relever avec leur aide. Elle s'assied entre le vieux et la femme. Ils m'installèrent dans le camion derrière et les deux allemands nous regardèrent partir.

À la ferme, Mireille insista pour qu'ils repartent. Elle me roula à la grange où se trouvait un inconnu, mal en point lui aussi, mais le regard ferme.

— Ils ont réussi à vous sortir de l'hôpital à temps, lui dit Mireille d'un air absent. Bien, vous êtes en sécurité ici.

Ses petites mains étaient pressées sur ma selle.

— Merci. La surveillance était relâchée car il y avait une corrida pour les allemands aux arènes de Bayonne. Mais c'était très risqué tout de même. Votre bande est courageuse et bien informée mademoiselle. Je ne sais pas si j'aurais résisté à la torture. La ligne est toujours sûre pour l'instant grâce à vous. Merci pour tout ce que vous sacrifiez...

Il s'arrêta, conscient soudain de l'état de Mireille qui tremblait, les larmes aux yeux. Elle se reprit :

— C'est notre devoir... Je suis fatiguée, si vous voulez m'excuser, je vais vous faire apporter à manger et je vais reprendre des forces moi aussi. Je vais mettre de l'eau à bouillir... oui... je dois mettre de l'eau à bouillir !

Et elle sortit et je la vis tituber vers la maison. De ses ongles, elle avait déchiré ma selle.

\*\*\*

## Conclusion — *Robert Nahuet*

C'est ainsi que j'ai parcouru plus souvent qu'à mon tour la France au complet plus d'une fois et certaines régions plus encore. Bien sûr, il n'y avait pas d'autoroutes à l'époque et même si elles avaient existé, nous aurions pris des petites routes de campagne ou des sentiers afin de ne pas être vus, mais surtout afin de poursuivre notre but : sauver des êtres humains de l'emprise de mouvements séditieux ou de dictateurs maintenant trop bien connus, qu'il s'agisse de Franco, de Salazar, d'Hitler, de Mussolini, ou encore de Tito, de Ceausescu, voire de Staline. Je ne pouvais que transporter une ou deux personnes à la fois, mais je pouvais le faire souvent, j'étais presque infatigable à cette époque.

Bien sûr, j'ai eu des écorchures, je me suis fait malmené, jeté aux orties, puis ramassé peu civilement et encore tabassé. Je ne sais combien de fois, j'ai dû changé de roues et je ne compte pas les crevaisons qui arrivaient à profusion à certains moments, en raison du caractère quasi impraticable des sentiers et des chemins de contrebandiers. Mais j'ai tenu le coup. Mon cadre a des bosses, des marques de toutes sortes et ce sont des souvenirs avant tout; des souvenirs d'avoir aidé à sauver des vies peu importe la nationalité des gens face à des tortionnaires toujours plus entêtés, plus mesquins et plus écervelés. Oui, je suis au repos depuis quelques années, mais j'ai encore un bon cœur et une âme qui ne veut déprimer. Cependant, depuis le départ de Papi et de Mamie Mireille, le temps est plus long; je ne reçois quasi plus de visite. Sébastien, leur petit-fils passe bien de temps à autres, mais il est parti faire ses études universitaires dans une grande ville de la région.

Puis un beau matin, les portes de la remise s'ouvrent toutes grandes. Je reconnais le souffle de Sébastien avant de le voir et de l'entendre me parler.

— Bon, bien mon vieux, t'as fini de pourrir ici comme un vieux tas de ferraille et de passer tes journées dans la pénombre. Il est temps que je te redonne un nouvel éclat et que l'on reprenne nos balades.

Je le reconnais bien. Qu'il a grandi et grossi. Il a presque 30 ans maintenant. J'ai eu peur quand il a mentionné qu'il m'enlèverait d'ici. J'ai tressailli en pensant à la casse et à la possible fusion du métal de mon cadre dans des fours. Mais quand j'ai vu tout son attirail, je n'ai plus eu de doute : ces nouvelles pièces sont pour moi. Je n'en crois pas mes yeux.

— Tu sais Peugeot qu'il n'y a que toi qui me reste de mes grands-parents. Papi est décédé il y a bientôt cinq ans, à l'hôpital, des suites d'un long et pénible cancer du pancréas. Quant à Mamie Mireille, elle est morte ici, oui, ici même dans la remise ...

— *Je le sais bien et c'est moi qui lui tenais compagnie. Elle voulait finir ses jours dans un dernier instant de bonheur et c'est moi qui pouvait lui offrir des souvenirs heureux.*

Pendant quelques jours, Sébastien sua eau et sang afin de me faire une nouvelle beauté. Un nouveau guidon, des nouvelles roues, un système de freins neufs. Tout y est passé. J'avais peine à me reconnaître. Mais lorsqu'il voulut changer la selle, je tressaillis de telle sorte qu'il comprit vite que je voulais garder l'ancienne, trop de souvenirs ... Les ongles de Mireille sont comme des écorchures sur ma chair, mais aussi comme un baume au cœur.

Puis ce fut le grand jour, une journée d'automne ensoleillée mais un peu *friskette*.

Lorsque Sébastien ouvrit les portes, je sentis la fraîcheur du petit matin. Mais je me sentais angoissé, avec un poids imaginaire entre la potence et la selle qui me pesait lourdement sur les pneus.

Malgré cette fraîcheur, je peinais à respirer. Trop de temps à l'écart, trop peu d'exercices; tout cela jouait contre moi. Et finalement après deux kilomètres, je respirai mieux. Mes forces revenaient, je me sentais renaître. Je vivais vraiment à nouveau ...

Sébastien entonna doucement et à faible voix :

« Quand on partait de bon matin  
Quand on partait sur les chemins  
À bicyclette  
Nous étions quelques bons copains  
Y avait Fernand y avait Firmin  
Y avait Francis et Sébastien  
Et puis Paulette... »

[Selon la célèbre version de Yves Montand (Pierre Barouh et Francis Lai)]

**FIN** — Le 10 septembre 2018